

Hugues de Salins, archevêque de Besançon, 1031-1066 [Bernard de Vregille]

Autor(en): **Tribolet, Maurice de**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **35 (1985)**

Heft 2

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

von der zumindest als Ideal geforderten *vita communis* (so zutreffend relativierend Moretti) und zum frühen Auftreten dessen, was dann später (16. Jh.) die Rechtsform des *canonicus foraneus* oder *forensis* annehmen wird, des *ex officio* auswärts residierenden Chorherrn. In dieser Beziehung gibt die Stiftsgründung von San Vitore von 1219 mit der örtlich aufgeteilten Residenz der Chorherren wohl den damals erreichten Stand wieder. Das Kapitelsleben selbst scheint unter diesen Voraussetzungen im Vergleich zum üblichen Kollegiatstift ausgesprochen kümmerlich gewesen zu sein. Die Spärlichkeit der diesbezüglichen Quellen, wie das späte Auftreten mehr oder weniger rudimentärer Statuten sprechen hier eine deutliche Sprache. Dem gewohnten Bild am nächsten kommt noch S. Lorenzo in Lugano. Interessant ist die Entwicklung in Locarno-Muralto, wo es im 17./18. Jahrhundert zur Stiftung mehrerer Kanonikate kommt, deren Patronat in der Hand der Stifter bleibt, eine bei Kaplaneien nicht unübliche, bei Kanonikaten aber doch recht einzigartige Erscheinung. Inwiefern es sich hier um eine späte Parallele zu den eidgenössischen «staatskirchlichen» Verhältnissen handelt oder um eine an italienischen Stiften vorhandene Möglichkeit, muss offen bleiben.

Hingewiesen sei schliesslich noch darauf, dass zumindest in Balerna und Lugano bei bestimmten Rechtsgeschäften offenbar $\frac{2}{3}$ der Chorherren gegenwärtig zu sein hatten – nur so ist die komplizierte Angabe «*qui fuerunt due partes trium partium omnium canonicorum*» zu erklären –, eine Auffassung, der wir sonst in dieser Zeit, wo in der Regel die «*sanior pars canonicorum*» gefordert wird, nirgends begegnet sind, und die am ehesten auf die Tatsache der erwähnten, statutarisch zugestandenen Auswärtsresidenz der Chorherren, vielleicht auch auf die im weltlichen Bereich in den Vicinanz gesammelte Erfahrung zurückzuführen ist.

Bei diesen wenigen knappen Hinweisen muss es hier sein Bewenden haben. Nicht zuletzt auch deshalb, weil die Artikel überwiegend auf die – an sich verdienstvolle – Abklärung der Entstehungs- und Frühgeschichte und damit verbunden auf Probleme der Parrochialorganisation und weniger auf die stiftsgeschichtlichen Aspekte ausgerichtet sind. So sind die erhaltenen Statuten nur cursorisch behandelt und das eigenartige nur im Tessin auftretende Phänomen der «*collegiate nuncupative*» auch in der Einleitung nicht erörtert. Es sind denn gerade jene Artikel für einen Vergleich am ergiebigsten, die sich nicht mit frühgeschichtlichen Problemen befassen mussten (Boldini, Borella). Dass er so zum Vergleich anregt und neue Fragen aufwirft, gehört nicht zum geringsten Verdienst dieses Bandes, umso mehr als er hierfür die Grundlagen zur Verfügung stellt.

Luzern/Basel

Guy P. Marchal

ALLGEMEINE GESCHICHTE - HISTOIRE GÉNÉRALE

BERNARD DE VREGILLE, *Hugues de Salins, archevêque de Besançon, 1031-1066*.
Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1983. 3 vol., 1633 p.

Il nous semble nécessaire de revenir sur la très belle thèse du Père de Vregille parue dans sa version longue à la fin 1983 et dont nous avons rendu compte ici même (vol. 31, p. 555-556), lorsqu'elle avait paru en 1981 dans une version abrégée destinée à un large public cultivé. En effet l'importance des notes critiques accompagnant le corps même du texte nous paraît devoir mériter plus qu'une simple men-

tion, étant donné que certaines d'entre elles sont des véritables modèles de critique diplomatique, discipline trop délaissée de nos jours.

Bien mieux, l'auteur n'a pas hésité à modifier certaines de ses opinions antérieurement émises à la lumière de textes et d'articles parus depuis lors. A cet égard, l'existence possible du diplôme de Charles le Chauve du 1er novembre 871 concédant la jouissance de la monnaie à l'archevêque de Besançon est admise avec toute la prudence voulue qui n'exclut pas l'esprit critique: en réalité cet acte est un faux, pris pour authentique par Georges Tessier. L'existence d'un tel acte est cependant probable et vraisemblable puisqu'une concession analogue, mais authentique, fut faite à l'église de Langres en 872 et qu'un tel diplôme pour l'archevêque de Besançon est attesté par des témoignages des XI^e et XII^e siècles (p. 752-757); mais c'est avec d'extrêmes réserves et sur la base de très sérieuses présomptions que l'auteur admet une concession probable de la monnaie. Il est pourtant certain que l'empereur Henri III, en 1041, confirma tous les droits éminents de l'archevêque sur sa ville de Besançon; bien mieux, en 1049, ces mêmes droits furent globalement confirmés par le pape Léon IX (p. 105 et p. 752-753). A ce propos, l'auteur s'interroge sur la nature des documents qui furent produits pour prouver les anciens droits de l'archevêque sur sa cité, et il renvoie à ce propos au diplôme de 871, qui, en 1041 et 1049, dut être lu dans des «perspectives assez différentes de celles où il fut écrit» (p. 105).

De même, en ce qui concerne le diplôme de Léon IX concédé en 1049 à Saint-Maurice d'Agaune, le Père de Vregille constate qu'il faut distinguer trois temps différents qui sont juxtaposés dans le même acte, en relevant toutefois que le rédacteur de l'acte s'est conformé à une tradition diplomatique observée dans les privilèges anciens de tel ou tel établissement religieux et considéré comme vénérable (p. 811), ladite bulle étant transmise par un cartulaire du XV^e siècle. Le Père de Vregille nous semble réserver une part tout à fait légitime à la transmission des actes, tout en soulignant fort opportunément que des documents carolingiens furent confirmés à des époques ultérieures dans une perspective tout à fait différente de l'époque même où ils furent rédigés: c'est du même coup, en partie du moins, remettre en cause la conception traditionnelle d'une critique diplomatique trop attachée à la lettre de l'acte et qui faisait fi de la mentalité de l'époque où il avait été rédigé. Ce point de vue est confirmé par des textes neuchâtelois bien postérieurs, puisqu'ils remontent au milieu du XIV^e siècle: dans une reconnaissance de 1340, les hommes du prieuré de Vautravers ne peuvent avancer la preuve écrite de leur condition personnelle et se contentent d'affirmer leur possession d'état que le commissaire rend par un *ut dicunt* qui s'oppose, dans d'autres textes, à la *littera certa* présentée par le reconnaissant. De même en 1237 puis en 1303, le seigneur de Neuchâtel, à défaut de toute concession impériale lui confirmant l'exercice des droits régaliens sur son comté, marque sa seigneurie sur des territoires disputés qui restaient à défricher en faisant allusion à des *homines regales* qui étaient des soldats-défricheurs placés sous la protection immédiate du roi. L'exercice effectif d'un droit ne se distingue donc pas du droit lui-même, cet exercice non contesté d'un droit pouvant même servir de juste titre. Bien mieux, quand on décida, en 1453, de renouveler les franchises, détruites, du comte Louis concédées vers 1350 aux bourgeois de Neuchâtel, on convint que les franchises se déclareraient «tant comment l'on s'en pourra soubvenir en faisant la franchise et le surplus en generalitey». N'avons-nous point affaire ici à des pratiques qui avaient certainement cours au XI^e siècle?

Il reste que les remarques critiques et les textes admirablement et nouvellement édités par le Père de Vregille sont capitaux pour le pays romand et toute l'ancienne Bourgogne du XI^e siècle et que son ouvrage sera indispensable pour la connaissance de l'époque post-rodolphienne.

Neuchâtel

Maurice de Tribolet